

PER
V-35
CON TS

LES VEILLES

DU

PÈRE BONSENS.

VOL. 1.

DE TOUT UN PEU

NO. 14

Les Veilles du Père Bonsens, se vendent 3 sous par livraison. Les personnes de la Campagne ou de la ville qui désiraient recevoir cette publication à domicile pourront adresser à l'éditeur-proprieétaire, N. AUBIN, N° 34, Rue St. Gabriel, Montréal, une somme quelconque en argent ou en estampilles, et il leur sera adressé des livraisons jusqu'à ce que le montant soit épuisé. L'envoi qu'aura à un reçu. Toutes lettres, questions, suggestions, etc. destinées à l'éditeur, devront être adressées comme dessus.

Pour les Etats-Unis, 5 cents en Greenbacks.

La raison les offense ; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens.
Si quelqu'un dessert les dents.
C'est un sot, j'en conviens ; mais que faut-il donc faire ?
Parler de loin, ou bien se taire.

Le bonhomme LA FONTAINE

Huitième Entretien.

(Suite.)

Où madame Jacqueline exprime une opinion sur les orateurs électoraux.— Bonheur de la ville et bonheur des champs selon mesdames Monique et Module.— Grande découverte et révélation de madame Jacqueline.— Demande en mariage par notre ami Quenoche.— Le père Bonsens veut la taxe directe pour établir une armée et des impôts indirects de plusieurs millions pour l'éducation.— Débat entre lui et le ministre Idées de Languille sur les candidats.— Dans quelle classe d'hommes il faut, selon le Père Bonsens, choisir les représentants du peuple.— Son opinion sur quelques candidats et ses prédictions sur l'avenir du ministre, qui s'en va la puce à l'oreille.

Jacqueline.— Enfin me voilà revenue et je n'en suis pas fâchée ! Dieu ! quelle chaleur et quelle poussière ! J'en suis toute rouge et toute grise. A faire peur, quoi ! Ayez donc des rubans tous frais sur un chapeau pour les équiper de la sorte. Et ma mante de soie, on pourrait écrire son nom dessus avec le bout du doigt.

Ce qui me passe c'est de savoir comment ces hommes peuvent s'égosiller, comme ça à la porte de l'église des heures et des heures. Je vous demande ce qu'ils peuvent connaître dans ce champ de la politique, comme ils disent, quand moi-même, qui l'entends que ça toute l'année, j'y perdrais mon lapin. Oh ! si j'avais été à la place de notre saint homme de curé je leur aurais chanté des vêpres jusqu'à la nuit noire. Cela leur aurait appris à ces petits marçassins de muscadins de la ville à venir essayer de nous entortiller nos hommes avec leurs paroles emmiellées. Et dans le tems des foins encore ! Comme s'ils pouvaient changer nos gens ! mais ce qu'ils en font après tout c'est pour se faire connaître et pour qu'un chacun sache où les trouver en cas de besoin. Pour moi je plains de tout mon cœur ces pauvres juges s'il faut qu'ils écoutent pendant des journées entières des discours à quatre vents comme ceux que j'ai entendus cet après-midi. J'en suis toute ahurie et je suis encore à me dire comment des gens qui ont la langue si bien pendue et la bouche si bien fendue peuvent nous débiter de pareilles sonnettes. Les oreilles m'en tintent encore. Il y en a un surtout qui m'en faisait de la peine,

car après avoir vanté son talent et ses connaissances d'avocat et nous avoir dit qu'il était employé par tous les malfaiteurs les plus célèbres et les plus affreux il s'est mis à prendre la défense des plus gros personnages du gouvernement. Je ne m'y connais pas mais j'ai trouvé cela assez simple. Mais arrivez donc, mamzelle Module et vous Monique et toi ma bonne Elisabeth. Que je suis aise de vous voir. Venez, asseyez vous ici à la fraîche. Donnez-moi vos chapeaux je vais les pendre dans ma chambre. Quelle nouvelle à la ville, mamzelle Module ?

Module.—Oh ! ma chère mademoiselle Jacqueline, il n'y a rien de bien intéressant à la ville, au moins pour moi. C'est toujours le même bruit, la même confusion, les mêmes petites jalousies, les mêmes petites médisances des gens que l'on connaît peu et surtout de ceux qu'on ne connaît pas du tout. Dieu ! que vous êtes heureuses de pouvoir toujours vivre loin de la ville, au milieu de ces champs qui sentent si bon, de cet air frais et pur qui vous réchauffe mieux en hiver et vous raffraichit l'été.

Monique.—Je ne dis pas ça moi, et il me semble que j'aimerais bien à être à votre place. Voyez, vous êtes blanche comme un lait, tandis que nous autres, toujours au grand soleil, nous sommes brûlées comme des sauvagesses. J'ose à peine me regarder dans mon miroir, je me fais peur. Allez tout n'est pas couleur de rose à la campagne surtout pour nous qui sommes obligées de travailler pour entretenir notre ménage. Allez c'est plus dur que vous ne croyez de se lever tous les jours à la chandelle, d'aller au champ dans l'herbe couverte de rosée ou dans la cour pleine de boue, traire les vaches, soigner les volailles et revenir pour trouver tous les enfants qui crient et se chamaillent. Et puis on est toujours inquiet des récoltes. Tandis que vous autres à la ville vous pouvez examiner tous les beaux magasins avec les belles modes nouvelles. Vous n'avez qu'à mettre le nez à la fenêtre et vous voyez passer une procession continuelle de messieurs, de dames, de demoiselles, de soldats habillés de mille façons plus belles les unes que les autres et puis vous pouvez faire tout le tour de la ville sans salir seulement la semelle de vos souliers.

Module.—C'est égal, ma chère Monique, crois-moi, quand je fais quelque beau re-

ve c'est lorsque je me reporte au tems de mon enfance, quand je vivais parmi vous et que je faisais ces travaux que tu trouves si durs et qui pourtant ne sont rien auprès de ceux que je fais à la ville pour me procurer une existence qui n'a de beaux jours que ceux que je puis venir quelque fois passer ici.

Jacqueline revenant toute effarée et pourtant resplendissante de satisfaction. Elle tient à la main une lettre ouverte : —Ah ! je vous y prends, mamzelle la cachotteuse de Module ! Tenez voici une lettre qui est tombé de votre poche de gilet que je secouais pour en chasser la poussière avant de l'accrocher. Je ne suis pas curieuse je m'en vante ; mais c'est égal je n'ai pas pu m'empêcher de la lire et j'en suis bien contente parce qu'enfin, après tout, il faut bien que ces choses-là se sachent. Ah ! c'est comme ça que vous faites vos coups à la sourdine sans en rien dire à vos meilleures amies. Eh ! pourquoi vous tant cacher ? croyez-vous que je ne me doutais pas depuis longtems de l'affaire ? Oh ! allez on ne me trompe pas facilement et j'y vois clair sans faire semblant de rien. Ce pauvre garçon il m'en faisait de la peine. Tenez, depuis votre dernière visite il n'était plus le même et je voyais qu'il avait le cœur gros. Il poussait à chaque minute, quand il était seul avec moi, des soupirs, mais des soupirs à attendrir un ours. Enfin en voilà l'explication et j'ai découvert à la fin, mais sans le vouloir, le pot aux.....

Module.—Oh mademoiselle Jacqueline, rendez moi cette lettre que j'aurais dû sans doute laisser chez moi.

Jacqueline. Oh il n'y avait pas de danger pour ça ; car on voulait l'avoir avec soi cette chère lettre, on voulait pouvoir la lire pendant le voyage, la lire avant de se coucher, la relire en se levant. Allez, allez, je connais ça et croyez bien qu'on n'est pas arrivée à mon âge sans en avoir eu quelques unes de cette façon.

Scholastique.—Mais enfin Jacqueline dites nous donc, si ça peut se dire au moins de quoi il s'agit ; car on pourrait croire à des choses, mais à des choses incroyables.

Jacqueline.—Oh pour ça, mot ! c'est un secret à mademoiselle Module et je me garderais bien d'en rien souffler ; excusez-moi si dans le premier moment de surprise je n'ai pas gardé l'affaire pour moi, mais soyez sûre que ça n'ira pas plus

loin et que pas même mon frère n'en saura jamais rien.

Module.—Tenez ma chère mademoiselle Jacqueline je pense qu'à présent que vous en avez tant dit il vaut mieux achever et lire la lettre elle-même. J'avais d'ailleurs l'intention de vous communiquer bien vite ce petit secret mais, sans savoir pourquoi, j'hésitais toujours.

Monique.—Mais enfin qu'est-ce ? Lisez donc, lisez donc. Vous me voyez toute en transe et vous m'avez fait une peur pour notre bonne Module dont je ne reviens pas.

Jacqueline.—Une demande en mariage ! rien que ça !

Elizabeth.—Ah ! mon Dieu ! Et de qui ?

Monique.—Je respire, mais lisez donc.

Scholastique.—Lisez donc vite, ne nous faites pas languir comme ça ! Et de qui la demande ?

Jacqueline.—Vous allez voir. (Elle lit :)
 “ Ma chère demoiselle Module. Je n'ai pas la parole en bouche, c'est pour quoi je prends la plume en main pour vous dire, sur le papier qui endure tout, ce que je n'ai jamais osé vous annoncer moi-même, crainte que vous ne m'enduriez pas. Ayant commencé, je ne sais comment continuer et encore moins comment finir tant vous m'inspirez de crainte. Pourtant vous êtes si bonne, si bonne, que vous me paraissez la meilleure des créatures du bon Dieu qui est bien bon de vous avoir créée. Vous allez être bien fâchée de ce que je vais avoir la grossièreté de vous demander, mais c'est plus fort que moi et je pense bien que je mourrai de chagrin si vous me refusez quoique je ne suis pas bien sûr de ne pas mourir de contentement si vous consentez. ”

Monique.—Ce pauvre garçon, il me crève le cœur ! Mais qui peut-il bien être ?

Jacqueline.—Vous devez bien sûrement vous en douter. Moi j'ai deviné cela tout de suite.

Monique.—Je crois bien vous aviez lu la lettre.

Jacqueline.—Eh ! je m'en doutais avant que la lettre ait été faite. Allez dans ces affaires-là je vois bien vite où les gens vont en venir. Mais laissez-moi continuer. (Elle lit :) “ Vous n'êtes pas sans vous être aperçu, mademoiselle Module, que quand je suis près de vous je deviens tout interdit et que votre voix seule me coupe la parole. Ça doit vous

“ faire comprendre que c'est parceque j'ai bien des choses à vous dire, mais que le respect, l'émotion, enfin je ne sais quoi m'empêchent de trouver des mots qui pourraient vous faire agréer les sentiments qui, les sentiments que... et tenez, même la plume à la main je ne sais pas trop comment vous présenter mon idée. Je voudrais bien vous avoir pour ma femme, si cela vous fait plaisir, bien entendu. Excusez, voilà le grand mot lâché, et maintenant qu'il est parti je ne le retirerai pas. Ce que je vous propose, mademoiselle, n'est pas, je le sais bien, une position selon vos mérites, mais avec du travail et la protection du bon Dieu je pense que nous pourrions vivre respectablement et que vous ne vous arracheriez plus vos jolis yeux pour les autres. J'étais bien que la bonne chance et le bonheur seraient de mon côté, mais je ferais tant et tant que vous en auriez votre part. Je ne suis pas ce qui s'appelle riche et je ne pourrais pas, même je ne voudrais pas, vivre à ne rien faire. J'ai deux bonne terres au soleil et un brin d'argent à l'ombre ; j'ai douze belle vaches, quatre chevaux de travail, et un qui va à l'église, une cinquantaine de moutons, une quantité de volaille, d'oies et de dindes qui seraient, ainsi que moi, bien fiers de vous avoir pour maîtresse. Tout cela gagne sa vie et la raienne ; ainsi vous voyez que même s'il m'arrivait malheur et que je me casserais une jambe ou deux vous n'auriez pas encore de misère. Je vis bien, mais avec beaucoup d'économie et vous ne trouverez rien d'inutile chez moi. J'ai seulement une pauvre vieille servante qui ne fait plus rien depuis longtemps ; c'est ma jument grise. J'espère mademoiselle que vous ne me demanderez pas de la tuer, c'est elle qui m'a mené reconduire mon cher défunt père et ma sainte mère au cimetière de notre paroisse. C'est elle qui était allée chercher le médecin et le curé pour leur dernière maladie. Personne ne s'en est servi après. ”

Scholastique.—Sûrement, mademoiselle Module, que vous n'allez pas refuser ce brave garçon, je l'aime bien que pour sa jument grise. C'est beau, ça. Qui est-ce donc ; dites-nous ça franchement. Faut toujours bien que ça se sache.

Jacqueline.—Attendez donc la fin (elle lit :) “ Vous ayant exposé l'état de mes affaires il ne reste plus qu'à vous faire connaître celui de mon cœur qui sera dans un bien grand délabrement, jusqu'à ce vous m'ayiez fait à savoir votre réponse favorable. J'ai mis trente ans à vous trouver mademoiselle et s'il faut que j'en cherche une autre je passerai bien encore trente ans sans rencontrer votre pareille. Je serais bien allé vous porter la présente moi-même si ce n'était le tems des foins et c'est un péché de laisser perdre le bien que le bon Dieu nous envoie cette année avec tant d'abondance. Ce printemps on croyait tout perdu, on se désespérait comme jamais. La providence est grande et nous voilà tous dans la joie. C'est ce qui me pousse à espérer que vous serez bonne aussi et que vous voudrez bien d'un mot changer en bonheur le chagrin de votre respectueux et fidèle

QUENOCHÉ.

Monique, Elisabeth, Scholastique parlant à la fois :—Quenoche ! Qui aurait cru ça de lui ?—Fiez-vous à ces hommes. Il faisait tant l'indifférent, je croyais qu'il ferait un vieux garçon.—Il aurait pu trouver une richarde s'il avait voulu.

Jacqueline.—Et moi je vous dis qu'il n'aurait jamais pu trouver mieux et si mademoiselle Module a de là chance de trouver un bon et estimable garçon je pense qu'il en a une bien plus grande à rencontrer une aussi brave fille. Sûrement que vous allez l'accepter de suite.

Module.—Je ne dis pas encore non.

Jacqueline.—Bon ça veut dire oui. Je vois venir toute la bande de nos hommes avec mon frère, monsieur Languille et monsieur le ministre. Ils ont l'air d'être bien échauffés, bien animés, c'est leur inséparable de politique qui les bouleverse comme ça. Eh ! arrivez donc tous que je vous apprenne la grande nouvelle. Voyons Pétrus, Jérémie, Androche sortez les bancs et les chaises tandis que je vais aller vous chercher de l'eau fraîche et du sirop, du vin, du lait, enfin ce que vous voudrez ; vous devez avoir la langue sèche à vous égosiller comme vous faites, bande d'écervelés. Quenoche, mon pandard, te voilà tout penaud, je sais ce qui t'ahurit, c'est la présence d'une certaine personne de notre connaissance. Ne fais pas l'innocent, je sais tout. Nous avons lu ta lettre. Elle dit : OUI. Ainsi cours

l'embrasser je te le permets si elle te le permet. Et si elle te refuse ça ne sera pas de bon cœur.

Module.—Oh ! mademoiselle Jacqueline taisez-vous donc.

Jacqueline.—Met aire moi ! non pas dans une occasion comme celle-ci. Vous savez donc que notre Quenoche se marie.

Languille.—Pas possible ! C'est un canard.

Jérémie.—Que voulez-vous dire, ah ça ne nous insultez pas.

Quenoche.—Moi un canard ?

Languille.—Eh ! non pas lui, son mariage. Ne vous fâchez pas. Vous savez qu'à la ville on dit d'une chose incroyable rapportée par les gazettes, que c'est un canard, je ne sais pas trop pourquoi, car enfin le canard me paraît un honnête volatile qui ne cherche à tromper personne.

Pétrus.—Où diable vont-ils chercher des comparaisons, ces journalistes. Je crois qu'ils seraient bien embarrassés de nous expliquer celle-là.

Bonsens.—C'est pourtant facile et je puis vous dire d'où vient cette expression. Il y avait un farceur d'éditeur qui demeurait à la campagne, il écrivit dans son journal qu'il avait dans sa basse-cour trente canards et qu'un d'entre eux avait mangé les vingt-neuf autres. Les autres gazettes traitèrent la nouvelle de mensonge ; des sçavants du genre de notre ami le docteur Boudin publièrent de longs écrits pour prouver scientifiquement que la chose était impossible. Alors l'auteur de la nouvelle confondit les contradicteurs en racontant comment la chose s'était passée. Il expliqua qu'il avait un jour tué un canard, l'avait fait cuire et en avait distribué la chair aux autres, que le lendemain il en avait tué un second, puis un troisième, un quatrième, jusqu'à ce que les vingt-neuf aient passé, de sorte que le dernier avait bien réellement mangé ses vingt-neuf camarades. Depuis lors toutes les fois que l'écrivain en question publiait quelque nouvelle extraordinaire ses confrères s'écriaient que c'était encore un canard !

Quenoche.—Vous avez qu'à voir !

Bonsens.—Et j'espère bien que tu vas confondre monsieur Languille en épousant mademoiselle Module comme tu m'as dit vouloir le faire s'il n'y avait pas

d'empêchement de sa part.

Jacqueline.—Comment tu savais cela et tu ne m'en as jamais parlé. Je ne te le pardonnerai jamais. C'est bon, j'aurai mon secret moi aussi et je ne t'en dirai rien.

Bonsens.—A ton aise ma bonne sœur. Mais tiens verse à boire à notre ami monsieur Languille. Il doit avoir la gorge sèche après le discours qu'il nous a fait.

Languille.—Eh ! vous les ai-je arrangés, vos rouges. Les ai-je déshabillés ? Ai-je montré que je connaissais leur politique ?

Pétrus.—Oui, on voyait bien à vos paroles que vous aviez vous même été de ce parti. Il n'y a rien comme les gens qui ont vendu leur capot pour y trouver des défauts irréparables. Mais pardon, je ne veux pas vous faire de reproche, vous nous avez expliqué l'autre jour que vous ne défendiez que ceux qui paient. Vous me permettrez de vous dire que si vous avez gagné votre argent, ceux qui vous emploient n'y ont pas fait leur affaire. Il y avait cent rouges dans la paroisse avant votre discours et il en reste à présent deux fois cinquante.

Le ministre.—Oui, oui tous ces bavassements aux portes d'églises sont inutiles ; ça ne change rien et c'est pour ça que je mène les affaires sans m'occuper du qu'en dira-t-on. J'ai refusé l'appel au peuple et j'ai eu raison.

Bonsens.—Permettez-moi, monsieur le ministre, de faire observer que si vous menez dans le pays quelques petites affaires sans conséquence, si vous distribuez les nominations de juges de paix, les titres de conseils de la reine dont la robe de soie traîne hélas aujourd'hui dans la boue, vous avez peu de part réelle dans les grandes affaires, et que vous-même vous êtes plus poussé que vous ne poussez les autres. Ainsi, dans la question du siège du gouvernement vous n'avez été qu'un pantin agile entre les mains d'un gouverneur têtue, spéculateur, et rusé. Vous ne pouviez point désirer voir la capitale du pays donnée au Haut-Canada que vous prétendez morigéner ; vous ne pouviez désirer ravir cet honneur à la ville qui vous délègue son mandat et dont vous deviez défendre les intérêts, et pourtant pour obéir à votre supérieur, pour conserver le pouvoir vous avez donné le siège du

gouvernement à Ottawa, choix dont tout le monde se plaint et que vous n'avez pu justifier que par une mauvaise chanson qui a peu de rime et pas de raison.

Le ministre.—Vous avez beau dire monsieur Bonsens, je mène les affaires et les mènerai long-tems.

Bonsens.—Oni, peut-être, si vous continuez à faire ce que veulent vos maîtres et si le peuple continue à fermer les yeux sur ses droits et ses intérêts, ce qui n'est pas impossible tant qu'il ne lira presque pas. Je vous le répète, je vous reconnais des qualités en assez grand nombre mais cela me fait regretter d'autant plus de ne pas vous les voir mettre à notre service au lieu de les laisser manipuler par de grandes gens qui se cachent derrière votre jactance. Ce sont les banquiers de Londres qui mènent notre caisse et cuisinent notre dette. Vous ne vous mêtez point du tarif, des taxes, de notre crédit. C'est le Grand Tronc qui fait une partie de vos élections parceque vous lui laissez faire son magot et votre ministre des finances rit bien avec les directeurs de cette compagnie, lorsqu'il énumère avec eux tout ce qu'on obtient de vous pour si peu. C'est le gouvernement militaire qui mène notre milice, qui vous dicte des fortifications pour faire autant de sinécures pour ses officiers supérieurs et qui ne vous montre de la tactique guerrière que l'art d'emboîter fidèlement le pas. Quel intérêt national pouvez-vous avoir à établir une armée impopulaire inutile et couteuse ? C'est parceque ceux qui vous confient le pouvoir la veulent.

Le ministre.—Tous les grands pays ont une armée.

Bonsens.—Tous les pays libres et qui veulent le demeurer ont une milice mais non pas d'armée. Tenez, essayez avant de vous aventurer dans une pareille extravagance de mettre la question devant le peuple d'une manière intelligible pour lui.

Le ministre.—Comment cela ?

Bonsens.—Annoncez que vous allez proposer une loi pour la défense du pays, et que chaque localité qui voudra fournir des soldats pour l'armée canadienne paiera la moitié de leurs dépenses par le moyen d'une taxe directe. Vous verrez que le nombre des troupes que vous aurez à commander ne sera pas

bien considérable.

Le Ministre.—Oh ! je crois bien, notre, peuple ne veut à aucun prix des taxes directes.

Bonsens.—Vous calomniez vos compatriotes, monsieur le ministre, ou vous montrez peu de véritable patriotisme. Ne taxez-vous pas directement le peuple pour ses écoles ? et pourtant s'il est une chose qu'il faudrait lui faire aimer, lui faire désirer, lui donner gratuitement n'est-ce pas l'instruction élémentaire indispensable dans le temps où nous vivons au milieu des populations qui nous entourent ? Avouez, monsieur le ministre que quelques millions consacrés chaque année à payer de bons maîtres d'écoles, de bons livres, des plumes, de l'encre et du papier pour les enfants de nos campagnes ; à établir des fermes modèles, à répandre des modèles d'instruments d'agriculture perfectionnés, à payer la pension dans les collèges des plus intelligents parmi les pauvres, avouez que ces millions feraient plus pour le bien du pays que ceux que vous voulez dépenser à nous procurer d'inutiles soldats.

Le ministre.—Oh ! tout ce que vous dites-là ce sont des rêves de rouges et d'une réalisation impossible.

Bonsens.—Le moyen de ne jamais faire une bonne chose, c'est de la déclarer impossible. Croyez-moi, monsieur le ministre, si vous vous mettiez de bon cœur à l'ouvrage pour un objet pareil, si vous abandonniez vous-même votre rêve de soldats rouges pour chercher à retenir dans notre peuple l'influence que lui donnerait l'éducation l'aisance, jointes à la morale qu'il possède déjà vous réussiriez ; et, si ceux que vous appelez rouges refusaient de vous aider en pareille œuvre, je les déclarerais bleus, verts, jaunes ou de toute autre couleur qu'il vous plaira de choisir pour désigner des gens qui ne veulent pas contribuer au bien public.

Quenoche.—Là ! vous avez qu'à voir ! Voyons monsieur le ministre avouez que ce que vient de nous dire notre vieil ami a bien du bon sens.

Androche.—Il me semble à moi qu'il n'y a pas de réplique. C'est vrai, c'est juste, c'est simple comme bonjour et.....

Languille.—Un moment, un moment, notre ministre n'est pas assez fou, je l'espère pour aller adopter ainsi une pareille politique que tout le monde raison-

nable approuverait. Que deviendrions-nous, grand dieu ! nous autres parleurs et criaillieurs qui défendons le gouvernement et qui prouvons clair comme le jour et papiers en mains que tous ceux qui l'attaquent sont des scélérats dignes de la corde et du feu ? Mais il n'y aurait plus de bonnes places pour nous récompenser. Les bureaux publics seraient remplis d'hommes honnêtes et capables ! C'est à faire horreur ! Nous créverions de faim. Mais je m'alarme sans raison. Il n'y a pas de danger qu'on voie jamais pareille perturbation du monde politique. Tant que la politique sera politique il y aura des ambitieux. Tant qu'il y aura des ambitieux il y aura des rusés qui les exploiteront. Tant qu'il y aura des exploitateurs ils penseront qu'il vaut mieux tenir le peuple dans l'ignorance et l'amuser en lui donnant force revues de soldats que de l'instruire de lui apprendre à voir clair dans ses affaires. Tant que nous aurons des agents de compagnies de chemins de fer, des banquiers les mains pleines et à bourses béantes qui tiendront à leur gré le sort de notre pays par le sort de nos ambitieux, il y aura plus de profit à défendre les gros et les forts qui n'ont pas trop de scrupules, qu'à se morfondre avec les justes. Ceinture dorée vaut mieux de nos jours que bonne renommée.

Pétrus.—Boingre de Languille va. Si j'ai jamais une mauvaise cause je vous la donnerai. Mais ne me demandez jamais ma voix pour vous envoyer en parlement, car je ne vous la promets point. Nous en avons trop vu de gentils jaseurs comme vous qui ne vont à la chambre que pour se caser sur le banc de la justice et qui après cela se rient de notre simplicité.

Languille.—Mais qui donc voulez-vous avoir pour vous bien représenter ? Un cultivateur ? Mais vous savez bien qu'il fera triste mine au milieu d'une bande de roués qui ne songent qu'à l'entortiller et qui lui prouvent facilement qu'un chat est un chien et qu'un voleur public peut être, au fond, un fort honnête et digne homme. Cela s'est vu. Voulez-vous avoir un marchand ? Parce qu'il a fait sa fortune allez-vous un instant imaginer qu'il va faire la votre ? Erreur mon ami. L'homme qui s'enrichit dans ce monde n'augmente guère sa fortune qu'en di-

minuant le plus souvent celle des autres. Et tenez, un marchand est si désireux de vendre qu'à défaut, d'autres marchandises il vous vendra et lui-même par dessus le marché. Defiez-vous du marchand. Tenez on a vu un gros commerçant de grains faire grand bruit, mener presque les affaires, pousser au parlement plus d'un indigne, c'était un grand homme. Il a eu des malheurs, il est presque ruiné ; chacun lui jette la pierre et se félicite de ce qu'il n'ait pas eu plus d'importance dans nos affaires. Ceux même qui ont le plus puisé dans sa bourse ne lui donneraient pas aujourd'hui le plus chétif vote : Foin des marchands et des marchands de foin disent-ils en parlant de lui. Et pourtant c'est aujourd'hui le même homme qu'au tems de son opulence.

Jérémie.—Vous croyez donc qu'il n'y a qu'un avocat qui nous convienne ?

Languille.—Si je me présentais je vous répondrais certainement qu'oui. Mais comme je viens ici pour appuyer la candidature d'un seigneur je commencerai par vous rappeler ce beau dicton de nos excellents et respectables ancêtres à tout seigneur tout honneur. Or celui que je vous recommande possède des titres nombreux à votre confiance et.....

Jean Claude.—Arrêtez donc, monsieur Languille, vous nous avez déjà dit et répété cela pendant plus d'une heure et j'ai assez souffert, avec le soleil en plein visage que j'en suis encore tout ébarroué. Je n'en veux pas de votre seigneur ; il m'a assez fait suer, sans compter la sueur que ses prédécesseurs nous ont arrachée déjà.—Et puis d'ailleurs il quitte son ancien parti où on le respectait pour en prendre un autre qui ne l'aimait pas. Ça ne sent rien de bon. Les girouettes sont bonnes à leur place, mais ne valent rien ailleurs. On en met au bout des clochers mais jamais à l'autel. Il peut-être s'il veut le coq de sa paroisse mais il ne sera pas notre représentant, au moins pas de mon consentement.

Languille.—Allons, allons, je vois qu'on vous perd et que vous avez des idées subversives comme dit avec raisons votre savantse docteur Boudin. Mais enfin dans quelle classe prétendez-vous qu'il faille aller chercher des députés, car vous me paraissez difficiles, mes braves amis ?

Androche.—Je sais bien ce qu'il nous faut mais je ne sais pas trop comment

vous expliquer cela. Il me semble que Bonsens pourrait dire la chose mieux que moi. Il peut se tromper mais au moins il ne nous trompe jamais.

Bonsens.—Le choix d'un bon représentant n'est pas chose facile, il en est tant qui ont joué leurs meilleurs amis. Mais croyez-moi ce n'est pas la classe ou la profession à laquelle un homme appartient qui doit le faire préférer ou qui le rend plus ou moins digne de confiance. Il est dans toutes les positions de la société des gens honnêtes, instruits, intelligents. Et si un homme a négligé les intérêts de sa fortune pour étudier peut-être les grandes questions qui peuvent décider du bonheur des autres, il peut mériter plus de confiance que celui qui, mettant l'argent au-dessus de tout, a pu en acquérir plus ou moins, chose plus facile qu'on ne croit pour ceux qui ne songent pas à autre chose. La richesse serait certainement une garantie d'indépendance si l'on ne voyait pas fréquemment ceux qui la possèdent commettre plus de bassesses pour l'augmenter que d'autres n'auraient jamais fait pour se procurer le nécessaire. Croyez-moi : il faut dans un parlement des hommes de toutes les classes parceque tous les intérêts y sont en jeu. Il s'y élève tous les jours des questions qui demandent les connaissances d'un cultivateur, d'un manufacturier, d'un marchand, d'un banquier, d'un avocat, d'un notaire, d'un médecin, d'un philosophe, d'un militaire. Mais quoiqu'un notaire puisse être utile dans la législation je ne voudrais pas m'y faire représenter par un homme de cette profession qui aurait fait preuve de son intelligence et de l'adresse de sa plume en falsifiant des comptes publics et en obtenant du gouvernement de l'argent sous de faux prétextes. Je ne voudrais pas d'un avocat qui profitant de sa position de député pour faire passer une loi qui assurait à jamais à un client ou à un parent des propriétés considérables, acquises par la fraude, le dol ou la violence. Je ne voudrais pas d'un agriculteur qui ne se servirait de sa rustique et vertueuse apparence que pour soutirer de l'argent de ses amis ou, s'il le pouvait, bien plus encore du coffre public ; je ne voudrais pas d'un médecin qui voudrait créer des charges d'inspecteurs pour se caser ; je ne voudrais pas d'un banquier qui voudrait indiquer à la province le moyen le plus facile de

s'endetter inutilement ; je ne voudrais pas d'un manufacturier qui ne voudrait que des droits, protecteurs pour son industrie, ni d'un marchand qui prêcherait au dessus de tout et sans discernement la liberté du commerce ; je ne voudrais pas d'un militaire qui ne verrait rien de beau, de bon, d'utile dans un pays qu'une armée bien disciplinée. Non mes amis, il ne faut exclure ni préférer personne à cause de son état et ceux qui en appellent à vos préjugés sous ce rapport ne font honneur ni à votre intelligence ni à votre cœur et soutiennent mal vos intérêts. Recherchons pour nous représenter un homme droit, instruit autant que possible, d'un jugement sain ; d'une franchise éprouvée et qui s'il nous promet d'appuyer une doctrine, sera prêt à nous rendre notre mandat si les circonstances ou des faits nouvellement survenus le forçait d'en changer. Voilà comment je comprends le député honnête. Ne me parlez pas de ces saltimbanques politiques qui, le jour de l'élection, vous accablent de flatteries, vous appellent des électeurs éclairés, libres et indépendants et qui dans l'enceinte législative, ne cessent de dire que vous êtes trop ignorants, trop stupides pour qu'il soit nécessaire de vous consulter. Et puis qui trahissent leurs antécédents, leur parti sans hésitation, sans honte, dès que leur intérêt personnel ou celui de leur famille le demande. Tenez, cela se répétera tant que le peuple des électeurs n'aura pas fait quelque grand exemple des traîtres.

Le ministre.—Je vous y prends, monsieur Bonsens. Vous prêchez la sédition ; vous poussez à la violence ; car comment voudriez-vous punir celui qui pour une raison ou pour une autre change de parti ?

Bonsens.—En déclarant solennellement qu'il est indigne de la confiance publique. Certes un homme a le droit de changer ses opinions personnelles sur tout sujet de politique générale, mais il n'a pas le droit de supposer sans les consulter que ses constituants en ont fait autant. En agissant ainsi il n'est plus le représentant mais le propriétaire du peuple. Autant voudrait renouer au système représentatif et nommer pour la vie les députés comme on le fait absurdement déjà pour les sénateurs et les conseillers législatifs.

Le ministre.—Comment ? vous n'approuvez pas la manière dont nous avons

arrangé notre Sénat et notre conseil Législatif ? Vous savez pourtant bien que notre peuple du Bas Canada est véritablement au fond monarchique.

Bonsens.—Je vous crois dans l'erreur. Il n'a pas d'objection à voir l'Angleterre monarchique puisque cela lui plaît ; de même il n'avait pas d'objection à un roi de France. Il n'a vu les rois que de loin et si on voulait lui en imposer un qu'il lui faudrait payer, puis entretenir une cour et une nouvelle noblesse, vous entendriez une autre chanson. Il me semble que ce n'est pas le moment de créer pour l'avenir des difficultés qu'on eût pu éviter. Tout le monde sait qu'il n'y avait pas d'autre raison, de détruire le principe électif pour le sénat et le conseil législatif que la secrète intention de corrompre les anciens membres du conseil qui en votant pour la confédération se voyaient une rente viagère sans plus de trouble d'élection. Je vous reproche ensuite, monsieur le ministre, d'avoir de fait concédé au Haut Canada l'aveu qu'il est une race supérieure puisqu'il pourra se gouverner avec une seule chambre tandis que vous prétendez qu'il nous en faut deux. Tenez, il me semble que dans toutes vos entrevues, dans les intrigues et les pourparlers qui ont eu lieu pour cette affaire-là on vous aurait dit que, comme la confédération devait se résoudre bien prochainement en une simple union législative, le Haut Canada ne se souciait pas de faire les frais d'une seconde chambre.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir ! Mais pourquoi ces gens-là sont-ils plus fins que nous autres et ne se laissent-ils pas mener comme nous ?

Bonsens.—Mon cher enfant il y aurait bien des choses à dire là-dessus. On a fait l'union des Canada où quoique nous fussions plus nombreux que les gens du Haut Canada on ne nous a donné que le même nombre de représentants. C'était injuste, cependant on a appris à notre peuple à endurer cet état de chose. Dès que le Haut Canada vit augmenter sa population qui dépasse à présent la notre il s'est plaint si fort et si continuellement qu'on lui a concédé une plus grande représentation qu'à nous. C'est juste, mais pourquoi a-t-on trompé le peuple en lui faisant croire que ce qui est juste dans un tems ne l'est pas dans un autre ? Parce qu'il ne lit pas assez les journaux de toutes les couleurs :

(A Continuer.)

